

Dimanche 18 novembre 2007 - 33^{ème} dimanche T.O. Année C
Couvent de l'Annonciation.

Etre chrétien n'est pas facile et pour tout dire extrêmement difficile. St Paul nous dit qu'il faut travailler dur, de ne pas attendre tranquillement la fin du monde. Jésus lui nous dit qu'il y aura des catastrophes, que nous serons détestés et trahis même par nos proches. Tout cela n'est pas très favorable pour faire des adhérents ou pour faire du marketing pour le christianisme. C'est peut-être parce que ce qui est en jeu n'est pas une adhésion ou la consommation d'un service religieux ; on n'adhère pas à la religion de Jésus, on la vit dans son cœur et dans son corps, dans son quotidien.

Jésus ne fait pas de promesses qui permettraient de s'évader du réel : tous ces drames arriveront bien, pas de fuite possible dans un tranquille paradis d'illusions. Non seulement pas de rêve mais pas de fausse interprétation : Dieu n'est pas là dans ces catastrophes et tout cela n'est pas encore le signe de la fin. Il nous faut vivre dans cet univers nocturne et tragique sans le pseudo secours d'un Dieu qui refuse d'être magicien et effacerait le poids des jours pour montrer sa toute puissance.

On peut être découragé face à de telles affirmations, d'autant plus que notre culture chrétienne habituelle nous fait plutôt rechercher ce qui est le plus positif en minorant souvent le pire. Or Jésus nous force à regarder ce pire qui hélas est bien souvent fréquent pour une multitude de nos contemporains et pour certains de nous dans cette assemblée. Le secours catholique dont c'est la journée nationale peut attester de cela, des famines, des épidémies, de la violence ...

Dans cet univers où tout semble s'effondrer y compris l'amitié et la famille, il est normal de crier et rechercher désespérément des consolations. Le Christ lui-même quand il vit l'effondrement dans sa vie d'homme crie vers le Père. Se tourner vers Dieu n'est pas condamné par l'Evangile de ce jour mais nous sommes alertés cela n'est pas l'attitude juste. Oui, la vie a le goût de l'épreuve, de la perte et parfois de la déchirure mortelle. Se tenir là dans cette vie, tentant de rester debout, cherchant comment résister et espérant affirmer dans de micros décisions que la mort n'aura pas le dernier mot avec toutes nos fragilités et nos limites. A l'horizon, la Croix... et la Résurrection, inséparablement.

Si la vie a goût d'épreuve elle est aussi, non pas après mais en même temps, comme dans un entrelacs qui a à voir avec l'amour, miracle. La vie est cette alchimie de larmes et d'étonnements admiratifs, d'épreuves et de miracles, ces deux pôles ne faisant qu'un. Et l'évangile de ce dimanche nous ouvre à deux miracles. Au cœur même de l'épreuve, Jésus nous parle de témoigner puis nous affirme qu'aucun de nos cheveux ne sera perdu.

Le premier miracle est celui de la parole puisque le témoin est celui qui parle, qui tente de dire la vérité mais le terme témoin a la même racine que le mot martyr, peut-être pour nous signaler que la prise de parole est toujours risquée. Alors que les drames nous laissent muets de peur ou de stupeur ou encore seulement capables de maudire et d'en appeler à la vengeance, il nous faut parler, oser risquer une parole. Miracle de Job, miracle des justes. Jésus nous invite à faire place à sa propre parole et à renaître avec lui au cœur de nos détresses, à mêler nos mots aux siens, à lui laisser le premier plan... ce qui signifie accéder à sa sagesse qui est pardon, réconciliation, brèche faite dans le mur de toutes les finitudes. Laisser advenir en nous cette incroyable parole du Christ qui malgré nos blessures nous ouvre à l'autre, qui nous libère des malédictions et du découragement, du cynisme et du défaitisme, autant de formes d'égarement dont Jésus nous alerte. Lui nous propose une parole de guérison offerte à tous qui nous sort du culte des catastrophes.

Le second miracle concerne la vie que nous obtiendrons et dont le crane non chauve est le symbole. Dans l'effondrement nous sera donnée la vie. Jésus semble dire qu'il faut perdre pour gagner, qu'il faut laisser détruire ce qui ne serait pas vrai pour que l'essentiel puisse apparaître. Ce qu'il faut perdre est de l'ordre des apparences (la beauté des pierres et les dons des fidèles), des fausses assurances, des réussites mondaines, des protections qui nous évitent de nous interroger sur ce qui attend au plus profond de nous et aspire à la joie. Le mystère de notre humanité se dévoilera pleinement quand nous ne mettrons plus d'obstacles au travail du Christ en nous. Miracle des surgissements, de ce que nous ne savions pas nous habiter, un bonheur possible, de l'incroyable devenu réel même si cela est fugace quand nos carapaces auront craquelé, ne serait-ce qu'un peu, devant le soleil de Justice.

Deux miracles donc à laisser advenir en y acquiesçant, en laissant le Christ nous guider à travers nos drames et nos paresse ou nos lâchetés mais aussi de nos avancées et de nos éclats de rire et de nos petits ou grands bonheurs, les nôtres et ceux de la société et de nos organisations. Jésus qui marche avec nous dans cet entrelacs d'épreuves et de miracles. Jésus se montre ainsi non pas le magicien mais le compagnon des jours de pluie et de ciel bleu, compagnon attentif dont l'amitié donne des forces : c'est elle qui nous fait persévérer.

Avant-hier Tristan est né de l'amour de Benjamin et Valérie et Régine est entrée dans l'épaisseur de sa maladie de Richardson. Jésus est là au cœur de ces histoires, de nos histoires.

fr. Jean-Claude Lavigne, o.p.